

# **Geschichte der deutschen Kriegswirtschaft 1939-1945. Bd. I: 1939-1941 [Dietrich Eichholtz]**

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse  
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **20 (1970)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

der Wehrmacht durch den Nationalsozialismus in der Endphase des Krieges nahe bevorstand. «Uns will scheinen, daß die Wehrmacht durch die Katastrophe der unangefochtenen Parteiherrschaft entzogen worden ist – die ein letztes Kapitel der Menschenführung aufgeschlagen haben würde» (S. 489). Im Verlaufe dieser Entwicklung hat die Wehrmachtführung in ihrer Erziehungsarbeit sogar die Propagandalügen mitbenützt, die das Vernichtungswerk gegen die Juden begleiteten. «Die hitlerhörige Wehrmachtführung hatte ihren Anteil an der Erziehung zum Rassenhaß» (S. 356). Der Wehrmacht blieb, wie übrigens auch auf dem von Messerschmidt einläßlich dargestellten Sektor der Militärseelsorge, nicht viel mehr übrig als vorsichtige Resistenz einzelner.

Der Eindruck, der bei der Lektüre dieser Arbeit entsteht, ist außerordentlich düster. Freilich sagt General a.D. Johann Adolf Graf Kielmansegg in seiner lesenswerten Einleitung, «daß die tatsächliche Entwicklung und Wirkung ziemlich weit hinter den papierenen und mündlichen Verlautbarungen und Indoktrinationsbemühungen der Wehrmachtführung und ihrer diesbezüglichen Beauftragten zurückblieb» (S. VII). Ferner macht Graf von Kielmansegg geltend, daß das Buch mehr von der Wehrmachtführung handle als von der Wehrmacht als Ganzem. Diese Einwände mögen eine gewisse Berechtigung haben. Es muß auch gesagt werden, daß Messerschmidt das Thema des militärischen Widerstands gegen Hitler und den 20. Juli 1944 – bewußt und in Übereinstimmung mit dem Herausgeber – ausklammerte, daß demnach dieser Lichtblick die Darstellung nicht erhellt. Allein, der bestimmende Eindruck bleibt, daß «dort, wo der Kurs bestimmt werden konnte, wenig, zu wenig geschah, was als Beginn des Umdenkens, als Abkehr von der NS-Ideologie, hätte verstanden werden können» (S. 491). So kann nur unterstrichen werden, was Messerschmidt an einer besonders eindrücklichen Stelle ausspricht: «Die in einer Nation lebendigen Ordnungsvorstellungen stehen in Zusammenhang mit der von ihr akzeptierten oder geduldeten Ordnung. Die Gedeihlichkeit einer Ordnung hängt ab von dem Maß an Recht, Humanität und Freiheit, das in ihr verwirklicht wird. Die Entwicklung zur Zwangsordnung setzt da ein, wo die Bereitschaft der Nation, für eine Rechtsordnung einzutreten, in der Humanität und Freiheit wichtig genommen werden, nachläßt oder gar verlorenght. – Im Deutschland nach 1933 ging es den meisten Menschen mehr um Ordnung als um Freiheit...» – Wer sich mit Fragen der «inneren Führung» und mit Geschichte überhaupt befaßt, wird an dieser Arbeit nicht vorbeigehen dürfen.

*Schaffhausen*

*Jürg Zimmermann*

DIETRICH EICHHOLTZ, *Geschichte der deutschen Kriegswirtschaft 1939–1945*. Bd. I: 1939–1941. Berlin, Akademie-Verlag, 1969. XI/408 S. (Forschungen zur Wirtschaftsgeschichte, Bd. 1.)

Guerre d'Hitler ou guerre des Konzern, voilà comment se pose le problème du deuxième conflit mondial que l'auteur cherche à élucider. Dans ce premier

tome, il se penche sur la période 1939–1941, caractérisée par la mobilisation de l'industrie pendant la drôle de guerre, le *Blitzkrieg* et ses répercussions sur l'industrie. On y voit dès le début se porter au pinacle les grandes organisations économiques, l'IG Farben en tête, qui délèguent leurs représentants à des positions clefs dans l'administration, grâce en particulier à la bienveillance intéressée de Göring. L'armée n'arrivera pas à confisquer l'industrie et sa production, ni même à dominer le ministère majeur de l'armement et des munitions. Dans sa vision marxiste des événements, c'est ce qu'Eichholtz appelle le stade des «monopoles d'Etat» où les organisations faïtières de l'industrie et du capitalisme allemands s'imbriquent si étroitement dans la machine politique et administrative qu'on ne peut plus les distinguer pratiquement. Sous l'impulsion des technocrates, la machine industrielle va se mettre à tourner presque exclusivement – à son grand profit bien sûr – pour les commandes militaires ; mais très tôt surgissent des goulots d'étranglement dans la main d'œuvre – pourtant surexploitée –, les matières premières et les transports. Etat et armée doivent se résoudre à la guerre-éclair, car l'appareil de production ne permet pas de soutenir un conflit durable et gros consommateur. La réussite ayant couronné l'attaque fulgurante de juin 1940, les monopoles économiques peuvent songer à la suite des opérations : la confiscation et l'intégration du potentiel industriel et bancaire des pays occupés, dans un espace continental dominé et contrôlé par eux, évidemment. La colonisation économique se prépare dans les divers secteurs, sans même laisser hors de vue les pays encore indépendants. L'auteur cite 130 pages de documents du plus haut intérêt, provenant de l'IG Farben, de Zeiss, des groupes miniers, etc. où les intéressés présentent leurs plans à l'Etat qui le leur a demandé. Partout s'y affirment l'orgueil d'industriels, qui savent pouvoir être les premiers si on efface Versailles, le mépris pour la production française attardée, protégée par ses remparts douaniers, la certitude qu'intégrée à l'Allemagne, l'industrie européenne pourra concurrencer la grande rivale américaine. Pour y parvenir, divers moyens sont retenus : prises d'actions que facilitera l'éviction des propriétaires juifs dans les pays occupés, libre établissement des Allemands dans les pays d'une Europe réorganisée, blocages imposés aux concurrents étrangers une fois la paix revenue, droits de douane préférentiels pour les produits allemands, etc. Plusieurs se réalisent d'emblée, par exemple en Hollande, mais sans réussir toujours : l'Etat freine certains appétits, le pillage des stocks empêche la remise en marche des industries en pays conquis. Et dire qu'en URSS on trouverait tant de précieuses matières premières ! Aussi dès juillet 1940 armée, Etat et industrie se préparent à *Barbarossa* : plans d'exploitation des espaces de l'Est par les groupes économiques, création du *Wirtschaftsbüro Ost* au personnel impressionnant, etc. Tout s'organise en vue de l'effort militaire et de la mise en valeur immédiate des terres à conquérir. Ici encore la guerre-éclair s'impose à un appareil industriel inapte à un effort prolongé...

Cet ouvrage très riche de substance se fonde principalement sur les documents des procès de Nuremberg, mais aussi, chose précieuse, sur les archives des démocraties populaires et des industries nationalisées après la guerre. L'effort mené en vue de démontrer les rouages de l'administration économique-militaire de l'Etat en guerre révèle beaucoup d'aspects passionnants de la machine militaire hitlérienne, surtout pour la période précédant la campagne de 1940 où Eichholtz a le plus poussé ses études. L'auteur s'attache à l'interaction constante entre les événements militaires et le développement économique et conclut qu'aucun synchronisme régulier et à sens unique ne peut se déceler. En revanche, il montre partout que l'Etat est le domestique des monopoles et que c'est bien la guerre des Konzern qui a été menée dès 1939. Eichholtz s'est donné une mission de procureur : dévoiler devant le monde, abusé par les historiens occidentaux, qui sont les vrais responsables de la guerre ; ce n'est pas la *clique* nazie, mais les méchants capitalistes. Il ne semble même pas que le gouvernement ait pu profiter, pour imposer ses vues, des âpres conflits qui opposent souvent les monopoleurs entre eux. Si les documents font défaut, comme pour l'organisation du travail forcé de la main d'œuvre étrangère, les ressources de la dialectique marxiste prouvent que c'est les monopoleurs qui l'ont voulue. Bien plus, le général Keitel ayant affirmé un jour qu'il fallait se préparer militairement et économiquement «auf jede möglich werdende politische Situation», l'auteur en fait immédiatement un principe directeur des monopoleurs ouest-allemands d'aujourd'hui. Des Petzina, Schweizer et autres historiens ont montré une industrie instrument d'un Etat conquérant. Eichholtz prouve le contraire. Comme il utilise les 20 derniers volumes de l'œuvre complète de Lénine, mais ignore sereinement *Mein Kampf* et ne cite pas les documents du parti ou des organes politiques, il peut l'affirmer en toute quiétude.

Lausanne

André Lasserre

*Deutschlands Rüstung im Zweiten Weltkrieg. Hitlers Konferenzen mit Albert Speer 1942-1945.* Hg. und eingel. von WILLI A. BOELCKE. Frankfurt a. M., Athenaion, 1969. 495 S., ill. (Athenaion-Bibliothek der Geschichte.)

Speer est l'homme qui dès le 8 février 1942 permit à Hitler de mener sa guerre industrielle de masse en perfectionnant l'outil que lui laissait l'ingénieur Todt. Il pouvait d'autant mieux le faire qu'à la différence de son prédécesseur, il croyait à la victoire allemande et partageait avec Hitler l'optimisme hallucinatoire indispensable pour fouetter les énergies désabusées ou fatiguées. Bien souvent, dans les 91 protocoles de séances entre les deux hommes, cet optimisme invétéré reste à l'arrière-fond ou s'exprime sans détours dans les statistiques trompeuses de production militaire et les plans architecturaux de reconstruction et d'embellissements des villes allemandes. Le dictateur aime ces discussions, car il y apprend les succès exaltants de ses ingénieurs et des industriels, alors que les généraux qu'il méprise ne lui annoncent bientôt plus